Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 17 (1884)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Trois dictionnaires.

Une bonne nouvelle pour commencer : la dernière livraison de l'excellent DICTIONNAIRE D'ANTIQUITÉS BIBLIQUES publié sous la direction de M. le professeur Riehm, de Halle, vient enfin de parvenir aux souscripteurs[1]. Ce fascicule clôt dignement toute la série. Parmi les principaux articles nous remarquons les suivants qui ont pour auteur M. Riehm lui-même : *Wehr und Waffen* (armes), *Wein und Weinbau* (vin et viticulture), *Weise* (sages), *Winde* (vents), *Witterung* (temps et température), *Wolken-und Feuersäule* (colonne de nuée et de feu), *Zahlen* (nombres), *Zehnten* (dîmes), *Zeichen und Wunder* (signes et miracles), *Zeitrechnung* (chronologie biblique). En fait de contributions fournies par divers collaborateurs, signalons celles de MM. Kamphausen : *Weberei* (tisseranderie), *Zelt* (tente) ; — Franz Delitzsch : *Webebrote*, etc. (tout ce qui concerne le rite de la thenouphah, les offrandes dites « agitées ») ; — Kleinert : *Zauberei* (magie) ; — Schurer : *Zerstreuung* (Diaspora juive) ; — Mühlau : *Zion ;* — Ebers : *Zoan* (ville d'Egypte) ; — Beyschlag : *Zungenreden* (glossolalie). Les illustrations insérées dans le texte sont nombreuses et bien choisies ; une belle planche hors texte offre une vue chro-

[1] *Handwörterbuch des biblischen Alterthums* für gebildete Bibelleser. Neunzehnte Lieferung (Schluss). Bielefeld et Leipzig, Velhagen & Klasing, 1884. Pages 1729 à 1849 et XV pages.

molithographique du jardin de Gethsémané. Le fascicule se termine par quelques pages de corrections et de suppléments et par une explication des titres de livres cités en abrégé dans le corps du dictionnaire.

Dans un *dernier propos*, l'éditeur s'excuse et s'explique au sujet des proportions imprévues que l'œuvre a prises pendant le cours de sa publication (19 livraisons au lieu de 12, soit environ 1850 pages compactes à deux colonnes au lieu de 1100 à 1200) et de la lenteur avec laquelle elle a paru (au lieu de paraître dans l'espace de deux ans, elle a réalisé le *nonum prematur in annum*). Maintenant que l'ouvrage est complet, ses possesseurs ne songeront à se plaindre ni de ces retards ni de l'épaisseur du volume ; même ceux qui étaient tentés parfois de s'écrier *quousque tandem !* pardonneront de grand cœur et, en esprit, serreront chaleureusement la main du savant et sympathique professeur de Halle, en signe de félicitation et de reconnaissance. Non seulement les « lecteurs cultivés de la Bible », mais encore, mais surtout les théologiens ne pourront désormais se passer de ce dictionnaire dont la valeur scientifique est indiscutable. Il ne s'agit pas là, en effet, d'une simple compilation, d'une œuvre de seconde ou de troisième main. Des hommes spéciaux, d'une compétence reconnue, ont déposé dans ces colonnes le fruit de leurs recherches personnelles, le résultat d'études en partie inédites. Il a été tenu grand compte des trouvailles égyptologiques et assyriologiques. Un souffle de piété saine et large se fait partout sentir. Respect de la parole de Dieu, indépendance à l'égard des traditions humaines, usage franc mais circonspect de la critique biblique : tels sont les principes qui ont guidé les collaborateurs. Cet esprit de modération et de circonspection a présidé en particulier à la composition des articles relatifs à l'histoire et aux institutions d'Israël, où il s'agissait d'aborder les questions soulevées par la jeune école critique. Avec l'auteur du dictionnaire nous partageons la conviction que cette publication « contribuera à faire apprécier à leur juste valeur, soit la conception de l'histoire et de la vie spirituelle du peuple de l'ancienne alliance qui, à tort, passe déjà pour vieillie aux yeux de plusieurs, soit ceux des résultats nouveaux de l'investigation critique qui peuvent soutenir l'épreuve, et qu'ainsi elle concourra

pour sa part à ce que du conflit des opinions se dégage une connaissance plus complète du véritable état des choses. »

*
* *

Le dictionnaire de l'antiquité biblique commençait à paraître l'année même où fut achevé le lexique biblique, en cinq volumes, du docteur Schenkel. (Voy. *Revue de théologie et de philosophie* de 1875, pag. 468 sq.). De même l'année qui voit se terminer la publication du dictionnaire de M. Riehm, a vu se succéder les premiers fascicules d'une nouvelle publication du même genre. Nous voulons parler du BIBELLEXICON DE CALW, publié sous la direction du licencié P. Zeller, diacre à Waiblingen, l'un des rédacteurs de la Revue théologique du Wurtemberg, et avec le concours de vingt et quelques collaborateurs parmi lesquels figurent, à côté de bon nombre de wurtembergeois, MM. Delitzsch, fils, l'assyriologue de Leipzig, F. Godet à Neuchâtel, d'Orelli à Bâle, A. Schlatter à Berne. La première livraison de ce nouveau lexique biblique a été annoncée ici même dans le numéro de janvier. Depuis lors, quatre livraisons ont paru à de courts intervalles. La dernière publiée, la cinquième, va jusqu'à la page 592 et à l'article *Mittler* (médiateur). Les éditeurs pensent que l'ouvrage pourra s'achever en huit livraisons à 1 marc, ce qui porterait le prix du volume entier à environ 10 francs, tandis que les deux tomes de Riehm reviennent à près de quarante francs.

Le *Bibellexikon*, édité par la société bien connue de Calw, a un caractère plus populaire. Il s'adresse à tous les lecteurs de la Bible « qui réfléchissent ». Les articles sont sensiblement plus courts; ainsi l'article *Erstlinge* (prémices) qui remplit plus de deux colonnes dans le dictionnaire de Riehm, ne tient guère qu'une demi-colonne dans le lexique biblique. L'article *Jérusalem* est environ trois fois moins long dans ce dernier. Même proportion à peu près pour l'article *Heuschrecken* (sauterelles). Les *Amalékites*, dans l'un, sont traités en vingt lignes; dans l'autre ils occupent largement deux colonnes (y compris une petite carte de leur pays). L'écart est moins considérable pour l'article *David*; ici deux pages et demie, là cinq et demie. Dans l'un et l'autre le texte est interrompu par de bonnes illustrations, et, chose remarquable, ces

illustrations, quoique se rapportant souvent aux mêmes sujets, sont rarement identiques, de sorte qu'à cet égard, comme à plusieurs autres, les deux ouvrages se complètent avantageusement.

Ce qui distingue principalement le lexique de Calw, c'est qu'il embrasse un champ plus vaste. Tandis que le dictionnaire de Riehm ne veut être qu'un dictionnaire d'*antiquités*, c'est-à-dire d'histoire, de géographie, d'ethnographie, d'histoire naturelle et d'archéologie bibliques, tandis que, pour parler avec son éditeur, le contenu de ses articles ne dépasse guère l'enceinte des parvis du sanctuaire, le lexique biblique pénètre aussi dans l'intérieur, il veut conduire ses lecteurs jusqu'au saint des saints. En d'autres termes, et pour parler sans figure, il fait rentrer dans ses cadres non seulement l'isagogique ou l'histoire littéraire des écrits bibliques, mais la dogmatique et la morale scripturaire, les *Lehrbegriffe* de la Bible, pour employer un terme cher aux allemands, mais difficile à rendre dans notre langue. On y trouvera donc des articles plus ou moins étendus, non seulement sur des sujets tels que l'*antéchrist* (Godet), le *Fils de l'homme* (Braun à Calw), le *Messie* (Th. Oehler), l'idée de la *sainteté* (Th. Hermann), mais sur les notions de *extérieur et intérieur* (id.) ou sur les divers emplois du verbe « demeurer », *bleiben* (id.), du mot *cœur*, etc. Le titre de *lexique*, comme on le voit, n'est pas un titre usurpé ; l'ouvrage répond bien à l'attente que ce titre éveille, en expliquant aussi les termes et locutions propres au *langage* biblique. Inutile de remarquer combien cet élément proprement lexicologique est utile pour faciliter au lecteur, spécialement au laïque, l'intelligence de la Parole divine, pour lui permettre de saisir la vraie pensée des écrivains sacrés et la profonde unité d'esprit qui règne, au milieu des plus grandes divergences, parmi les organes humains de la révélation.

Avec cela les droits, sacrés aussi, de la vérité historique, et par conséquent de la critique, ne sont point méconnus. Plusieurs trouveront sans doute que, à cet égard, les auteurs du *Bibellexikon* ont usé d'une prudence extrême. Mais la glace est rompue. Je n'en veux pour preuve que l'article sur *Esaïe*, dont l'auteur (Fr. Roos) plaide pour la provenance ésaïanique des chapitres XL à LXVI, mais qui est apostillé par un autre collaborateur lequel fait valoir

les arguments favorables à « l'autre manière de voir » ; puis surtout l'article *Daniel*, de M. d'Orelli. « Des indices de forme et de fond, y lisons-nous, attestent d'une manière *immèconnaissable* (unverkennbar) que notre livre, tel que nous le possédons, n'a été écrit qu'au temps d'Antiochus Epiphanès, et c'est sans doute ce qui explique la place où il est relégué dans le canon hébreu. Mais, ajoute l'auteur, cela n'empêche pas, en premier lieu, que le contenu du livre, pour l'essentiel, ne provienne d'une époque plus ancienne, de telle sorte que des traditions daniéliques, tant historiques que prophétiques, s'y trouveraient recueillies... et, en second lieu, que la portée de ces visions ne dépasse de beaucoup l'époque des Machabées. » Souhaitons à cette utile publication de nombreux lecteurs ainsi qu'un heureux et prompt achèvement.

* * *

Nous n'en avons pas fini avec les dictionnaires. « Notre siècle, dit M. le pasteur Jean-Augustin Bost, aime les dictionnaires. » Et il a voulu, lui aussi, répondre à cette voix du siècle. Chacun sait qu'en 1849 déjà il nous a dotés d'un *Dictionnaire de la Bible ou concordance raisonnée des Saintes Ecritures*, et qu'en 1865 il a paru de cet ouvrage une seconde édition, revue et augmentée. A peine avait-elle vu le jour que le vaillant pasteur se mit en devoir de composer un DICTIONNAIRE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE. En effet, la préface de la seconde édition du dictionnaire de la Bible est datée du 3 janvier 1865, et dès le 9 mai de la même année, après un repos de quatre mois seulement, M. Bost remettait la main à l'œuvre et écrivait les premières lignes du nouveau recueil qui vient de paraître en 1006 grandes pages à deux colonnes[1].

Une pareille ardeur au travail, inspirée par « le désir de laisser à l'Eglise un souvenir utile », en la faisant profiter sous une forme simple et commode du « développement extraordinaire qu'ont pris depuis une cinquantaine d'années les sciences historiques, » mérite en tout état de cause notre admiration et notre gratitude. M. le pasteur Bost a d'autant plus de droits à cet hommage que les quarante collaborateurs, sur lesquels il comptait en débutant, ne

[1] Paris, chez Fischbacher et chez Grassart ; Genève, chez Beroud & Cie, 1884.

lui ont prêté qu'un concours « surtout moral », se traduisant en « bons conseils ». « Sauf quelques amis de la dernière heure (tels sans doute que M. P. G., l'auteur de l'article sur la Nobla *Leycson*), je ne puis, dit-il, nommer comme m'ayant secondé d'une manière efficace et un peu suivie que mon regretté fils, le pasteur Hermann Bost, à Anduze, qui, chargé d'une immense paroisse et d'une consistoriale à relever, trouvait cependant encore le moyen de m'envoyer, surtout sur la patristique, des articles qui seront appréciés. »

On peut mesurer d'après ces confidences la somme de travail et de persévérance qu'a dû dépenser l'honorable pasteur genevois, au milieu de ses autres occupations, pour résumer par ordre alphabétique, dans quelques milliers d'articles, l'*Histoire de tous les papes et antipapes, celle des conciles, des Pères de l'Eglise, des principaux docteurs, des hérétiques et des hérésies, des sectes, des missionnaires, des martyrs, des précurseurs de la Réforme, des théologiens, des villes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Eglise*, etc. Ainsi s'exprime le sous-titre, et cette énumération est loin d'être complète ; car aux articles historiques et biographiques proprement dits, qui font de son dictionnaire « un Bouillet ecclésiastique, » l'auteur a mêlé un assez grand nombre d'articles généraux, dont plusieurs rentrent plutôt dans la théologie biblique, la dogmatique, la morale, etc., tels que : *culte, édification, enthousiasme, foi, guerre, irréligiosité, justification, nature, péché, religion.*

Le dictionnaire donne ainsi plus que ne ferait attendre son titre. Loin de restreindre son domaine, M. Bost l'a étendu jusqu'à ses extrêmes limites. Il les a même en plus d'un point dépassées, et ce sera là la première des critiques que nous nous permettrons de lui présenter. On se demande, par exemple, ce que vient faire dans un dictionnaire d'*histoire ecclésiastique* (il s'agit bien entendu de l'histoire de l'Eglise *chrétienne*, et non de l'histoire de l'Eglise dans le sens des anciens théologiens, d'après lequel elle embrassait aussi l'histoire de l'ancienne alliance), on se demande, dis-je, ce que vient faire ici un article sur *Mésa* et le (*sic!*) stèle de ce roi de Moab. On voudrait savoir pareillement à quel titre la faveur de toute une colonne est accordée au phénicien *Sanchoniathon*. Et

que dire, en fait d'*histoire ecclésiastique*, d'un article comme celui-ci :

« *Colère* de Dieu, l'une des expressions anthropopathiques le plus souvent employées dans la Bible, surtout dans l'Ancien Testament, pour représenter en langage d'homme le sentiment qu'inspire à Dieu la vue du mal et du péché. La colère est ordinairement l'expression d'un sentiment mauvais ; cependant elle peut être quelquefois considérée comme juste, légitime et sainte ; dans ce cas on emploierait plutôt le mot d'indignation, mais c'est à peu près la même chose. En parlant de Dieu, les auteurs sacrés veulent désigner simplement, de manière à le faire comprendre à l'homme, le déplaisir que lui causent des actes contraires à sa sainteté et au but qu'il se propose dans le gouvernement du monde ; il s'y rattache en même temps une idée de justice, par conséquent de châtiment, v. Ex. XXXII, 10 ; Jug. VI, 39 ; Job IX, 13 ; Math. III, 7 ; Rom. I, 18 ; Eph. V, 6. Cf. IV, 26 ; Apoc. VI, 16. »

Ne semble-t-il pas que cet article, qui ne dit mot des idées et des controverses auxquelles la « colère de Dieu » a donné lieu dans l'Eglise jusqu'à nos jours, se soit égaré du dictionnaire de la *Bible* dans celui d'*histoire ecclésiastique?* — à moins, ce qui est peu probable, que pour M. Bost la théologie biblique ne rentre dans l'histoire des dogmes. Je dis que cela est peu probable, parce que cela serait peu orthodoxe, et l'on sait que M. Bost fait profession d'orthodoxie. Au reste, ne connût-on pas ses antécédents, son nouveau livre en fait foi presqu'à chaque page. Il n'est pas homme à dissimuler ses convictions, quoiqu'il les exprime avec mesure, mettant la vie au-dessus de la formule et blâmant à l'occasion les docteurs qui « voulurent être sages au delà de ce qui est écrit. » (Voir l'art. *Trinité*.) Quant à sa position à l'égard de la critique, elle ressort entre autres de ce petit fait caractéristique que, selon lui, *Colenso* a écrit, non pas *sur* mais « *contre* le Pentateuque et Josué. » Il semble pourtant que l'un des principaux résultats du « développement extraordinaire qu'ont pris depuis une cinquantaine d'années les sciences historiques, » un des fruits de « ce mouvement de réveil » auquel « l'Eglise a eu sa part » (v. *Préface*), a dû être de faire entrer dans les esprits la distinction essentielle entre un document, même biblique, et les opinions, traditions ou légendes

relatives à ce document. On répondra peut-être que le dictionnaire a voulu être populaire, que, dans l'intention de son auteur, il doit rendre des services non pas tant aux théologiens, qu'aux « simples fidèles, aux lecteurs de la Bible, aux dames, à toute personne un peu cultivée, qui veut éclaircir un point oublié ou inconnu. » Mais c'est précisément à ce public, y compris les « évangélistes, instituteurs et directeurs d'écoles du dimanche, » qu'il importe grandement de ne plus laisser ignorer ce qui, pour les pasteurs ayant fait des études et s'étant tenus, comme c'est leur devoir, au courant du mouvement scientifique, commence à être du domaine commun. Un ouvrage comme celui-ci ne devrait pas, selon nous, borner son ambition à fournir à ses lecteurs le moyen « d'éclaircir un point oublié ou inconnu ; » nous voudrions que, tout en instruisant, il concourût, ne fût-ce qu'indirectement, à l'éducation théologique du public auquel il est destiné.

Après cela, nous reconnaissons de grand cœur que M. Bost a fait de son mieux pour remplir son but en résumant dans ses articles ce qu'il y a d'essentiel sur chaque sujet, ou du moins ce qu'il pensait pouvoir intéresser ses lecteurs. Il a cherché, non sans succès, ainsi qu'il se l'était proposé, « à dire beaucoup de choses en peu de mots, sans phrases, sacrifiant au besoin l'élégance à la clarté et à la concision du style. » En effet le style est sobre, généralement serré, sans être sec. Parfois, à la gravité habituelle du langage se mêle une pointe d'humour, voire d'ironie, comme lorsqu'après avoir parlé de l'eau de *Lourdes* et de sa vertu réputée miraculeuse, le lexicographe ajoute malicieusement : « On remarque cependant que le haut clergé continue d'aller aux eaux vulgaires de Bagnères ou de Vichy. » Ailleurs, il fait suivre ses renseignements historiques de conseils pratiques (v. p. ex. *Orgues*) ou d'une réflexion édifiante (*Bathkol, Culte*), sans toutefois que cet élément paraclétique s'étale d'une façon indiscrète.

L'absence de collaborateurs a eu ce grand avantage d'imprimer au dictionnaire un caractère d'unité, d'homogénéité, qui est rare dans les œuvres de ce genre. Cependant on ne peut s'empêcher d'être frappé d'une assez grande disproportion entre certains articles. Nous ne ferons pas un crime à M. Bost d'avoir favorisé généralement les missionnaires, les martyrs, les héros de la foi et

de la charité, aux dépens des docteurs, des penseurs et des érudits, en particulier des théologiens modernes. Assez longtemps, dans l'histoire de l'Eglise, on a sacrifié les humbles et nobles représentants de la *vie* chrétienne aux champions souvent moins sympathiques de la pensée et de la science chrétienne ou à ceux de la politique et de la polémique ecclésiastique. Il n'est que juste de rétablir l'équilibre à cet égard. Mais tout en rendant justice aux uns, il ne faudrait pas, par réaction, réduire à l'excès la part des autres, et c'est ce qui semble être arrivé en une certaine mesure dans les colonnes du dictionnaire qui nous occupe. Parlant de *Jarousseau*, le courageux pasteur du Désert, M. Bost a soin de nous apprendre, non seulement que « la maison de Saint-Georges, que la famille possède encore et soigne avec amour, a été appelée par Michelet un temple de l'humanité, » mais que « le jardin, qui s'est agrandi, est orné d'arbres, de roses et de fleurs rares et précieuses. » En revanche, d'un théologien de la valeur et de la notoriété de *Ritschl*, le dogmaticien le plus original du protestantisme depuis Schleiermacher, nous n'apprenons presque rien : quelques dates, le fait qu'il fut un moment disciple de l'école de Tubingue, et une indication incomplète, très inexacte surtout, de ses ouvrages, savoir : *l'Evangile de Luc, celui de Marcion* (on dirait qu'il s'agit de deux ouvrages différents, tandis que l'ouvrage par lequel Ritschl a débuté en 1846, son « péché de jeunesse, » comme nous le lui avons entendu appeler, a pour titre : *l'Evangile de Marcion et l'Evangile canonique de Luc*), *les Vieux Catholiques* (travestissement vraiment comique de *Die Entstehung der altkatholischen Kirche*, qui n'a absolument rien à faire avec notre moderne vieux-catholicisme), *la Doctrine de la justification*, etc. Et c'est tout.

D'une manière générale, la partie bibliographique est la partie la plus faible et la plus négligée du dictionnaire. Plus d'une fois, l'ouvrage le plus important d'un auteur, celui qui a fondé sa réputation, est précisément celui qui est omis. Tel est, pour ne citer qu'un exemple, le cas de *Dorner*, le théologien berlinois récemment décédé, et de sa volumineuse *Histoire de la doctrine de la personne de Christ*. Le plus souvent les indications littéraires et bibliographiques sont tellement sommaires que l'utilité en est des plus problématiques. Comme type, il suffit de mentionner l'article *Encyclopédie*. La no-

menclature d'auteurs qui vient à la suite de la définition de cette branche d'étude en dit trop ou trop peu; sans compter que dans A.-G. d'Ypres on a quelque peine à reconnaître André Gérard Hyperius, le célèbre théologien réformé (et non luthérien, comme il est dit pag. 417) de Marbourg ; que le Lange *rationaliste* aurait dû être désigné par son prénom de *Lobegott*, pour le distinguer de son homonyme plus connu, *Jean-Pierre*, qui a également publié une encyclopédie, laquelle n'est rien moins que rationaliste, — et que, dans cette liste, les auteurs français (Chavannes, Kienlen, Vaucher, Ernest Martin) ne sont pas même nommés. Nous regrettons sincèrement que notre compatriote et coreligionnaire ne justifie que trop, par son nouveau travail, la réputation fâcheuse dont jouissent les ouvrages français, de vouer peu de soins aux renseignements bibliographiques qu'ils prétendent fournir.

Parlerons-nous des lacunes? A peine en a-t-on le courage après avoir lu dans la préface la confession que voici : « Des lacunes, hélas! où n'y en a-t-il pas? C'est toujours l'auteur lui-même qui les sent le plus vivement, et je serais presque tenté, maintenant que j'ai sous les yeux ces deux mille colonnes, de me mettre à en faire la critique. J'y renonce, parce que d'autres feront ce travail, je suppose ; les uns me reprocheront d'avoir omis des noms importants, ou de n'avoir pas assez développé certains points; d'autres trouveront qu'il y en a d'inutiles, que j'aurais pu laisser de côté sans inconvénient. Tout cela est possible, et je reconnais d'avance que chaque critique aura raison à son point de vue. » En présence d'une semblable déclaration on se sent à peu près désarmé. Et cependant, quand on voit que, non content d'avoir consacré deux demi-colonnes de son supplément à Mme *Armengaud*, née Coraly Hinsch, l'auteur, quatre pages plus loin, consacre derechef deux colonnes entières aux principes du *hinschisme*, cette fraction des chrétiens de Cette qui se sont constitués en Eglise évangélique sous la direction de la dite dame, on a quelque peine à digérer l'omission complète, dans le corps du dictionnaire ou dans le supplément, d'une personnalité telle que le pieux J.-Tob. Beck, de Tubingue, sans parler d'hommes tels que J.-J. Herzog, Luthardt, Fréd. de Rougemont, Alex. Schweizer, Oosterzée, Kuenen et bien d'autres. Evidemment ces noms-là ne tombent pas sous le coup du principe que M. Bost invoque dans sa préface pour expliquer l'ab-

sence de certains noms étrangers : « Il y a tel écrivain anglais, allemand, romain ou russe, qui jouit d'une certaine notoriété dans son pays ou dans son Eglise, et qui ailleurs est absolument inconnu. » — De même, dans un Bouillet ecclésiastique où parade, en deux colonnes, l'Armée du salut, on éprouve quelque surprise de ne pas rencontrer, à son rang, le nom bien connu de Mme la comtesse de Gasparin. Il semble que l'équité historique eût exigé que ce nom ne fût pas passé sous silence, d'autant plus que d'autres femmes auteurs ne sont pas exclues du dictionnaire, que celui-ci s'adresse aussi « aux dames, » et que l'article même sur l'Armée du salut montre que le pasteur de Genève ne se croit pas obligé de prendre au pied de la lettre la règle apostolique *mulier taceat in ecclesia.*

En fait de noms protestants français du seizième siècle, nous avons cherché en vain François Hotman, Jean Lecomte, Antoine Marcourt, André Zébédée, qui, en fait de notoriété, ne le cèdent guère à Froment et à Malingre. De son côté, le Français Pierre Boquin méritait un bout d'article pour le moins au même titre que l'Allemand Jean-Michel Diller, son collègue à Heidelberg, avec lequel il fut délégué par l'électeur Frédéric III au colloque de Poissy. Un nom, enfin, dont on regrette l'absence dans un dictionnaire d'histoire ecclésiastique ayant pour auteur un protestant, un pasteur, un Genevois, c'est celui de Louis *Bourgeois* qui, depuis le bel ouvrage de M. O. Douen, est devenu inséparable, dans l'histoire du Psautier huguenot, de ceux de Clément Marot et de Claude Goudimel. — Dans un autre ordre d'idées, voici l'article *Cénotiques*. Après avoir rappelé les débats qui eurent lieu, sur la fameuse question christologique, entre les théologiens de Giessen et ceux de Tubingue (et cela sans indiquer l'époque de cette controverse), l'auteur conclut en disant : « Il est difficile de comprendre qu'on ait pu se passionner pour de pareils débats. » Il paraît ignorer que ces débats se sont ranimés de plus belle dans notre siècle, que l'histoire de la théologie contemporaine connaît des kénotiques décidés qui s'appellent Liebner, Thomasius, Gess, F. Godet, etc., etc., et que ces néo-kénotiques ont rencontré des adversaires non moins résolus, par exemple Dorner, l'énergique défenseur de l'immutabilité de Dieu.

Ce qui est plus regrettable que les lacunes, ce sont les inexacti-

tudes et les erreurs, — je ne dis pas d'appréciation (ceci est du domaine subjectif), mais de fait, ainsi que les fautes de dates qui, nous avons motif de le croire, ne sont pas toutes de simples fautes d'impression. Car, pour le dire en passant, l'impression est très soignée et d'une correction tout à fait remarquable, digne de l'imprimerie Schuchardt.

Dans le jugement à porter sur ces inexactitudes et ces erreurs, il faut tenir sans doute grand compte de l'immensité de la tâche assumée par l'auteur, de l'énorme variété des matières, de l'impossibilité de recourir toujours, pour toutes sortes de sujets, aux sources les plus pures, aux travaux les plus récents, de la nécessité de condenser le plus possible les articles, de la difficulté qu'il y a souvent à « dire beaucoup de choses en peu de mots » sans sacrifier la stricte exactitude, sans léser quelque peu les intérêts de la justice et de la vérité. Tout en faisant largement la part de ces circonstances atténuantes, on n'en demeure pas moins désagréablement affecté du nombre relativement considérable d'*errata* qui se sont glissés dans l'œuvre de M. Bost. Il va sans dire que nous ne saurions avoir la prétention d'en faire le relevé complet ; nous n'avons ni le temps ni la place ni surtout la compétence nécessaire pour cela. Bornons-nous à en signaler quelques échantillons pris plus ou moins au hasard.

Le *déisme*, nous dit-on, fut « *préparé* par l'empirisme de Bacon et de *Locke*. » Le premier de ses représentants a été « Ed. Herbert, † 1648, auteur de deux écrits : *La Vérité*, et *la Religion des gentils*. » Comment le déisme de Herbert de Cherbury, qui « a le premier *systématisé* le déisme » dans un ouvrage paru en 1624 (cp. l'art. *Herbert*) a-t-il pu être *préparé* par Locke, qui n'est venu au monde qu'en 1632 ? D'ailleurs, n'apprenons-nous pas par Viret (v. les *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation* de A. Sayous, t. I, pag. 203 de la seconde édition), que de son temps déjà il y avait des gens « qui s'appellent déistes, d'un mot tout nouveau, lequel ils veulent opposer à athéiste. Car ils veulent donner à entendre qu'ils ne sont pas du tout sans Dieu,... mais de Jésus-Christ ils ne savent que c'est, et ne tiennent rien de lui ni de sa doctrine. » — De même que le déisme, le *piétisme* est plus ancien que ne le dit M. Bost, d'après l'idée courante. Si le

mot a pris naissance en Allemagne à l'occasion des *Collegia pietatis*, il est parfaitement établi maintenant que pour trouver l'origine de la *chose*, il faut remonter au delà de Spener et chercher ailleurs qu'en Allemagne. Spener n'est le père que du piétisme *luthérien*. Dans ce dernier même, notre auteur ne distingue pas assez entre la première génération et les générations suivantes. Et puis, en parlant du piétisme *moderne*, est-il bien exact de dire qu'il « a eu quelque chose de moins efféminé » que l'ancien, celui de Spener ? — Est-il conforme à l'histoire d'affirmer que le *rationalisme*, au commencement de ce siècle, n'existait en réalité qu'*à l'état latent*, et qu'il a « provoqué par ses excès une réaction dont les Neander et les Tholuck ont été *les premiers* interprètes ? » Et Neander lui-même, de qui relevait-il donc ? — L'alinéa de l'article *Strauss* (David-Frédéric) qui est relatif à la Vie de Jésus, est confus, et cette confusion culmine dans la phrase que voici : Strauss *en fit aussi un extrait populaire*. Confuse aussi et, pour autant qu'il est possible de la saisir, positivement erronée est la manière dont l'auteur résume la doctrine particulière d'André *Osiander ;* il semblerait que la divergence ait porté sur la valeur de la mort de Christ, tandis qu'elle avait trait à la nature de la justification de l'homme. Confus encore l'article sur *Jean-le-Presbytre*, surtout si on le rapproche de celui sur *Papias*.

Il y a plus d'une inexactitude dans les divers articles concernant les confessions de foi qui ont vu le jour en Suisse. Sous la rubrique *Confession*, où sont énumérées « les principales confessions de foi, outre les anciens symboles, » la confession de foi de la Rochelle porte la date de 1559 ; celle de Genève, rédigée par Farel (? Voir plutôt la notice de M. Albert Rilliet sur le catéchisme français de Calvin. Genève 1878, pag. LII sqq.) est datée de 1558 (!), enfin la seconde confession de Bâle ou première helvétique, de 1536, ainsi que la seconde helvétique de 1566 sont omises. A la fin de l'article *Bâle*, il est parlé de *la* confession de foi, comme s'il n'y en avait eu qu'une. Dans l'article *Helvétiques* (confessions) il est dit que l'un des deux documents désignés sous ce nom est quelquefois appelé Confession de Bâle, au lieu de : *Seconde* confession de Bâle ; l'Eglise de cette ville est mentionnée à côté de celles de Genève, de Schaffhouse, de Bienne et de Saint-Gall comme

ayant adhéré *bientôt* à la seconde confession helvétique (celle de Bullinger), déjà adoptée par Zurich et Berne, tandis que, en réalité, Bâle ne donna sa signature qu'en 1642; enfin toujours dans le même article, le synode de la Rochelle qui approuva la dite confession, est accompagné de la date de 1577, au lieu de 1571. — Le *Consensus* de Genève porte la date de 1554, au lieu de 1552, le Consensus helvétique celle de 1575, au lieu de 1675. — Dans l'article *Vaud* (où il y aurait plusieurs inexactitudes à relever), l'auteur a eu la malechance de confondre le *Consensus* helvétique de 1675 avec la *Confession de foi* helvétique de 1566. Cet article, — ceci entre parenthèses, — doit avoir été rédigé avant les lois et arrêtés promulgués par les gouvernements de la Suisse occidentale contre l'Armée du salut en l'an de grâce 1883 et 1884; autrement M. Bost n'aurait certainement pas qualifié d'*incroyable* la loi du 20 mai 1824 contre les momiers.

De *Viret* il est dit qu'il étudia à Paris sous Lefèvre d'Etaples (ce qui ne s'accorde guère avec ce que nous savons de la biographie de ce dernier); qu'il se rendit *ensuite*, c'est-à-dire après avoir failli être empoisonné à Genève en 1535, à Neuchâtel (tandis qu'il y fut déjà en mars 1533); qu'il resta à Lausanne vingt-deux ans, à la fois prédicateur et professeur (il ne fut professeur que jusqu'en 1546 ou 47). Son collègue ne s'appelait pas Vadier, mais Valier. Son pastorat intérimaire à Genève, en 1541 et 1542, est passé sous silence, et son talent tout particulier pour la prédication n'est pas même indiqué. Puisque Viret nous a ramenés à Lausanne, nous nous arrêterons ici, non toutefois sans avoir ajouté que le pasteur Samuel *Marlorat*, de Lausanne, qui « peut-être » fut un frère du célèbre Augustin Marlorat, n'a jamais existé que dans l'imagination de l'excellent doyen Bridel, induit en erreur par une faute d'impression ou de lecture de l'historien Ruchat. Le pasteur en question s'appelait *Martoret*, et n'a absolument rien à faire avec le martyr de Rouen, si ce n'est qu'un autre Martoret, peut-être le père de Samuel, avait eu Augustin Marlorat pour successeur dans l'Eglise de Vevey.

Il eût été infiniment plus agréable pour nous de pouvoir louer sans réserve le riche et beau volume que M. Bost a ajouté à notre bibliothèque théologique française. Nous espérons que, comme

cela a eu lieu pour le *Dictionnaire de la Bible*, une seconde édition permettra à cet infatigable travailleur de perfectionner son *Dictionnaire d'histoire ecclésiastique* et de le mettre ainsi en état de rendre des services encore plus utiles. H. V.

Frédéric Nippold. — Handbuch der neuesten Kirchengeschichte [1].

Chacun en a fait l'expérience : ce qu'on connaît le moins, c'est l'histoire contemporaine, l'histoire de la génération qui vient immédiatement avant la nôtre. La raison en est bien simple : elle n'est pas écrite. Les historiens s'arrêtent volontiers à quelque grand événement, en deçà des controverses, des luttes de tout genre qui constituent la chronique journalière. De là la grande difficulté qu'on éprouve à fournir des preuves de ce qu'on avance au sujet des faits qu'on a vus s'accomplir sous ses yeux. Les récits documentés manquent entièrement, on n'a plus que la ressource de ses souvenirs, toujours vagues, incertains.

M. Nippold, déjà connu de nos lecteurs, vient de rendre un grand service à ceux qui connaissent la difficulté qui vient d'être signalée. Il ne nous donne rien moins qu'une histoire contemporaine depuis 1814 à nos jours. Le présent volume est consacré exclusivement à l'église catholique dans tous les pays d'Europe et d'Amérique sans oublier l'Orient. Rien n'y manque : le *Kulturkampf* en Allemagne, en Suisse, en France, jusque et y compris les lois Ferry et la rentrée de M. Mermillod ! Ce sera là une bonne nouvelle pour beaucoup de personnes n'ayant à leur portée ni les brochures, ni les revues et journaux pouvant fournir les documents de l'histoire la plus récente. Si nous ajoutons que le volume contient plus de huit cents pages gros in-octavo, on comprendra qu'il ne s'agit pas ici d'un simple manuel ne contenant que des dates et des noms propres.

L'idée dominante de l'auteur est l'antagonisme de la révolution

[1] *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte* von Friedrich Nippold. Dritte umgearbeitete Auflage. Zweiter Band. *Geschichte des Katholicismus seit der Restauration von 1814*. Un fort volume in-8 de 850 pages.

et du catholicisme. Il montre que les luttes et les persécutions de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci ont eu un effet inattendu pour l'église romaine. Elle est sortie retrempée de toutes ses épreuves. Pendant que la papauté était abaissée par le premier empire français, elle se fortifiait intérieurement et devenait particulièrement intéressante. Aussi, après la chute de Napoléon Ier, Rome devint-elle, même pour beaucoup de protestants, le point de ralliement de la réaction européenne, le palladium de tous les intérêts conservateurs. Sachant profiter de cette faveur qui n'avait rien de religieux, Rome a pu, dans notre époque de scepticisme et d'incrédulité, accomplir des actes de violence que sa prudence bien connue lui avait interdits dans des siècles de foi. Le dogme de l'immaculée conception et celui de l'infaillibilité personnelle du pape ont été proclamés en dépit des traditions les mieux établies. En tout pays les libertés des églises locales ont été sacrifiées à l'omnipotence papale.

Est-ce là le dernier mot? M. Nippold ne le croit pas. Il a confiance dans le mouvement vieux catholique. Aussi dédie-t-il son volume à la faculté de théologie catholique de l'université de Berne. Sans doute il ne se fait pas d'illusion sur l'état présent des esprits en Allemagne et ailleurs, mais il croit à la force irrésistible de contre-courants qui ne peuvent manquer de prévaloir un jour. Les temps les plus fâcheux pour le vieux catholicisme ont été ceux où le *Kulturkampf* faisait rage en Allemagne : il passait en effet alors, quoique à tort, pour être favorisé par le gouvernement. Mais dès l'année 1878, alors que l'heure de la réconciliation avec Rome a décidément sonné, le vieux catholicisme a été ouvertement sacrifié, son avenir est sauvé. Aux yeux de M. Nippold, il ne faut voir dans les vieux catholiques que les pionniers d'un mouvement qui ébranle l'église catholique allemande tout entière. C'est surtout dans les questions religieuses qu'il importe de se rappeler un fait triste et réjouissant : on sème avec larmes ce que les arrière-neveux seront seuls à moissonner. « Le mystère de la croix se reproduit dans tous les mouvements vraiment religieux. Mais les générations suivantes rendent un témoignage d'autant plus éclatant aux bénédictions du martyre. »

L'édition que nous avons en main est déjà la troisième. Rien ne

saurait mieux établir le bon accueil que le public a fait à cette publication aussi opportune qu'importante. L'auteur nous promet un nouveau volume qui traitera avec la même largeur de développement tout ce qui concerne l'histoire contemporaine du protestantisme.

*
* *

OSCAR COCORDA. — PRO IMMORTALITATE.

Les plus anciens lecteurs de cette *Revue* n'auront pas oublié la collaboration de M. Oscar Cocorda, savoir : sa longue et fidèle analyse des œuvres du regretté Mazzarella et ses aperçus des travaux philosophiques ou théologiques des penseurs italiens contemporains. Son activité littéraire s'étant tournée ailleurs, et lui-même ayant pris rang parmi les écrivains religieux de son pays, il est juste que la *Revue* consacre quelques lignes à son travail le plus important et le plus récent, intitulé : *Pro immortalitate. — L'immortalité facultative et le matérialisme. Apologie d'Oscar Cocorda.*

Cette apologie ou défense de l'auteur ne compte pas moins de 300 pages gr. in-8°, et, circonstance flatteuse pour les Vaudois du Piémont, a été imprimée en 1883 à la Tour Pélice même, que De Amicis honore du titre de Genève italienne.

M. Cocorda s'est constitué en Italie le champion zélé et ardent d'une doctrine représentée dans le monde protestant des deux hémisphères par de nombreux théologiens dont il connaît les œuvres. Ayant à se défendre du reproche de matérialisme, sa défense prend des proportions toujours plus grandes et finit par devenir un livre qui fait honneur à son savoir, à son éloquence et à son talent d'écrivain. Je pense que l'orthodoxe le plus enragé qui lira ce livre avec l'attention voulue n'aura plus le courage de faire griller les autres dans les flammes éternelles; car, s'il avait encore ce courage, il mériterait d'aller leur tenir compagnie. D'un autre côté je pense que tout lecteur sérieusement désireux de s'éclairer sur le sujet souverainement important de l'immortalité s'empressera, ne fût-ce que pour plus de sûreté, comme dirait Pascal, d'aller à Christ pour avoir la vie. L'auteur s'est vu obligé, pour maintenir son indépendance, de renoncer à la charge de pasteur

de l'église baptiste ; mais il n'en a pas moins le courage d'un Jean-Baptiste pour dénoncer les plaies de toute la chrétienté et pour en indiquer, avec une insistance digne de tout éloge, le remède dans le retour à Christ et dans une conception nouvelle de la question de l'immortalité.

Les passages suivants, extraits de la *conclusion*, pourront suffire pour donner à mes lecteurs un aperçu sommaire du contenu de ce livre et des intentions de l'auteur.

« Après avoir formulé les doctrines sur l'immortalité, j'ai exposé l'accusation de matérialisme qu'on adresse à la croyance conditionaliste, ensuite j'ai examiné l'une et l'autre au triple point de vue de l'histoire, de la science et de la révélation.

» L'examen historique a montré que la doctrine *conditionaliste* est de source hébraïco-chrétienne et biblique, tandis que le dogme traditionnel est d'origine philosophique et pagano-catholique ; que le conditionalisme a été et est professé par de nombreux chrétiens nullement matérialistes ; que si quelques matérialistes l'ont embrassé où l'embrassent, cela ne prouve pas qu'il soit matérialiste ; que le matérialisme historique se trouve plutôt partisan de la théorie *naturiste*, et que par conséquent l'accusation de matérialisme n'est pas fondée au point de vue de l'histoire.

» La discussion scientifique a prouvé que, tandis que la théorie naturiste mendie ses arguments auprès de la philosophie et de la science qui sont incapables de la prouver, la doctrine conditionaliste ne cherche pas l'appui de la science, ne lui fait pas de concessions compromettantes, mais se montre scientifiquement vraie par son accord avec les lois naturelles et que, par conséquent, l'accusation est aussi dénuée de fondement au point de vue scientifique.

» L'étude biblique a établi que si le dogme orthodoxe semble spiritualiste parce qu'il suit la méthode allégorico-mystique, qu'il se tient au sens spirituel, surtout dans les notions de l'esprit, de la vie et de la mort, et qu'il exclut du salut la question de l'existence, il est néanmoins matérialiste dans le fond, parce que d'un côté il attribue l'immortalité à la nature, et de l'autre il matérialise la résurrection. D'un autre côté cette étude a démontré que le conditionnalisme, en suivant la méthode historico-grammaticale, en

remettant en lumière le vrai sens des termes bibliques, surtout du *Pneuma*, de la *Psychè*, de la *Zôè* et du *Thanatos*, en associant franchement la vie au salut et l'existence à l'immortalité, en faisant dépendre toute vie de Christ et en admettant la destruction finale des méchants, de Satan et du mal, est beaucoup moins matérialiste qu'on le croit, l'est moins que le naturisme, et est au contraire éminemment spiritualiste, précisément parce qu'il accorde la matière avec l'esprit, la nature avec la grâce, — ce qui démontre enfin la fausseté de l'accusation au point de vue biblique.

» A ce triple examen j'ai ajouté l'argument pratique prouvant que le conditionalisme, loin de rabaisser le caractère de Dieu, le relève graduellement; loin de compromettre la vie et l'action chrétienne, la ranime et l'excite ; loin de pousser au matérialisme pratique, en éloigne, en ramenant les matérialistes à l'Evangile ; et, loin de détruire le spiritualisme chrétien, le rétablit et en assure le triomphe. L'accusation se montre donc aussi injuste au point de vue pratique. Elle a contre elle l'histoire, la science, la révélation et l'expérience. » J.-J. PARANDER.

Brenles (Vaud).

PHILOSOPHIE

CHARLES MEYER. — LA SUPERSTITION AU MOYEN AGE ET AUX SIÈCLES POSTÉRIEURS [1].

Voici un livre qu'on pourrait intituler « Histoire des aberrations de l'esprit humain » et dont la lecture est quelque peu mortifiante pour notre orgueilleuse raison. L'auteur nous y présente un tableau de la superstition sous toutes ses formes : astrologie, alchimie, chiromancie, foi aux sorciers, etc. En le feuilletant, on est comme frappé de stupéfaction à la vue des erreurs monstrueuses qui ont si longtemps obscurci l'intelligence des hommes même les plus

[1] *Der Aberglaube des Mittelalters und der nœchstfolgenden Jahrhunderte*, von Carl Meyer a. o. Professor an der Universitæt Basel. Basel 1884.